



Sociologue écrivaine,

Anne Guillouparcours
de vie

Sociologue et écrivain, Anne Guillou, née Riou, a vu le jour à Kérougay, en Guiclan en 1940. Elle est l'auteur de nombreux ouvrages de sociologie, d'essais et de romans.

Quel a été ton parcours de vie, et comment t'es-tu intéressée à la sociologie ?

Maintenant, les études de sociologie sont courantes, les départements de sociologie ont été créés dans toutes les grandes villes. Moi-même, j'ai créé le département de sociologie à Brest. Mais, à l'époque, dans les années 1960, on n'étudiait cette matière qu'à la Sorbonne à Paris.

Mais comment arriver à la Sorbonne, quand on sort de Kérougay ?

Je dois dire qu'il y a eu des événements très particuliers. Je n'étais pas du tout destinée à être une universitaire. À Notre Dame du Mur de Morlaix, où j'ai effectué mes études, jamais les religieuses ne nous ont parlé de l'Université. Nous étions une classe de filles sérieuses en terminale, on bûchait pas mal, car on voulait avoir le bac. On allait devenir institutrice, professeur... On allait être de bonnes filles, se marier et avoir des enfants. Il a fallu la guerre d'Algérie, pour que le cours normal de ma vie s'interrompe. J'avais passé mon bac à l'été 1958 et, dès septembre de cette

année-là, je devenais institutrice à l'école de Saint Joseph de Landivisiau. Me voilà dans une classe de CM², avec un collègue Frère (les Frères de Ploërmel) qui enseignait dans l'autre classe de CM². La première année d'institutrice, je suis ravie, le monde est sympathique. Dans ma classe, les quarante garçons de 11 à 14 ans ne sont pas tous disciplinés. Je n'ai aucune pédagogie, nous n'avons pas fait l'École Normale ; il n'y avait pas D'IUFM (Institut universitaire de la formation des maîtres), on se débrouille comme on peut, avec l'aide quand même d'un Frère qui me donne des conseils. J'ai 20 ans quand je termine la 2^e année, toujours à Saint Joseph.

C'était la plus belle année de ma vie. Je me fiançais à Raymond Messenger, de Kerlaviou, qui avait fait Saint-Cyr et était sous-lieutenant. On était très heureux et ma vie, ce serait d'être la femme d'un officier, et peut-être qu'aujourd'hui, si la guerre d'Algérie avait été moins cruelle, j'aurais peut-être été aujourd'hui, l'épouse d'un général à la retraite.

Fin août, avant le départ de Raymond en Algérie, nous avions été au cinéma voir le film "Quand passent les cigognes", qui raconte l'histoire d'un jeune homme qui part à la guerre et ne revient pas. C'est étonnant, car j'ai pleuré pendant tout ce film et Raymond de me dire "C'est du cinéma, cela n'arrive pas à tous les soldats".

Le 13 septembre 1960, trois semaines après son départ, je dînais chez mes parents. M. Lazennec, recteur de Guiclan, et M. Le maire viennent m'annoncer la mort de Raymond. Le monde s'écroule, je reçois un grand coup de massue. On allait faire la rentrée scolaire. Le Directeur de l'école m'a dit de prendre du temps pour me remettre. Je me suis habillée en noir. Psychologiquement, j'ai été très affaiblie. Je suis rentrée dans une ferveur religieuse étonnante et pensais au couvent. Je m'étais fourvoyée : Puisque Dieu a voulu que mon fiancé meure, je faisais probablement fausse route.

C'est L'Abbé Lazennec, ayant pitié de moi, qui m'a incitée à reprendre les études. J'ai fini mon année scolaire comme institutrice et j'ai repris les études à la faculté de Brest. Un jour, j'ai rencontré Jean Normand, de Guiclan. Il allait s'inscrire en Sociologie à Paris. J'avais comme intention de rentrer en fac de philosophie à Rennes. Il m'a convaincue de m'orienter vers la sociologie et d'entrer dans la seule université qui l'enseignait à Paris, la Sorbonne. J'arrive à la Sorbonne, avec presque encore de la boue à mes sabots, et c'est là que je découvre un autre monde. Cela m'a passionnée. Je n'étais pas très bonne étudiante, avec si peu de culture. J'ai rencontré des filles qui avaient lu des bibliothèques entières. Tout de suite, j'ai aimé la sociologie, la psychologie sociale. J'ai pu suivre les

cours de Georges Balandier, qui inaugurait, en 1962, la première chaire de sociologie africaine à la Sorbonne. Ce que j'apprenais sur l'Afrique, me ramenait à notre culture religieuse, à nos calvaires. J'avais commencé une autre vie. C'était le début d'une nouvelle trajectoire. Je suis sortie licenciée de la Sorbonne. Je me suis mariée ensuite à Yves Guillou, de Guimiliau et nous avons eu notre fille Isabelle. Pendant le temps de nos études, nous avons été gagnés par une idéologie tiers-mondiste. Les indépendances africaines étaient récentes et nous étions un peu idéalistes. Entre 1966 et 1970, au Bénin, notre mission était d'aider les cadres africains à sortir de cet état de colonie et de sous-développement. Puis, de 1970 à 1976, nous avons vécu à Madagascar. J'étais loin de notre Bretagne. En 1976, après dix ans d'absence, je suis rentrée en France et j'ai été nommée à Nantes. En 1987, j'ai soutenu ma thèse d'État, puis je suis arrivée à Brest comme Maître de conférences puis Professeur. En 1994, j'ai créé le département de sociologie à la fac de Brest.

Quand as-tu commencé à écrire ?

Mon premier livre, épuisé, est sur l'Afrique. En 1982, je suis retournée quatre mois au Bénin, et j'ai écrit les résultats de mon enquête sur les femmes de ce pays, femmes travailleuses et ayant beaucoup d'enfants, intitulé "Corps utile, corps fertile". Puis, j'ai soutenu ma thèse d'État en 1987, un gros ouvrage de 850 pages, comprenant également des photos. Il m'a fallu sept années pour l'écrire. J'ai fait le parallèle entre l'évolution de la vie





des femmes agricultrices de Guiclan, et celle des femmes africaines. Mon but était de montrer que le développement d'une région ou d'un pays ne profite pas tout de suite aux femmes. Il est d'abord axé sur les moyens de production, gérés par les hommes. La partie bretonne de la thèse a été publiée dans l'ouvrage : "Les femmes, la terre, l'argent".

As-tu suivi le parcours des femmes de Guiclan que tu as rencontrés il y a une trentaine d'années lors de tes recherches ?

J'en revois certaines : elles ont vécu bien des changements. Elles ont raconté leurs expériences. Quand on fait un travail de recherche, on essaie de comprendre les personnes, mais on cherche aussi à se comprendre. En les interrogeant sur leur passé, je cherchais aussi à revenir sur le mien. J'avais effectué presque un demi-tour du monde en passant par Paris, par le Bénin et par Madagascar. J'avais quitté la Bretagne depuis longtemps. Je me suis demandé ce que les femmes de Guiclan, de ma génération, étaient devenues. Ces femmes m'ont raconté leur vie. Elles ont osé se moderniser, emprunter, améliorer leur maison, affronter leur belle-mère. Beaucoup étaient engagées dans l'action sociale. Finalement, en interpellant les personnes de ma génération, je me suis penchée aussi sur moi-même.

Dans le conflit d'Air France, nous avons pu voir ces dernières semaines, la façon dont certains dirigeants ont été traités.

Tu as permis à Olivier Le Bras de s'exprimer dans "Le visage des Gad". Je pense qu'il a su, grâce à son

charisme et à son calme, maîtriser la juste colère des salariés qui avaient également de quoi se révolter.

Oui, j'ai effectivement vu ces séquences choquantes des dirigeants d'Air France dépouillés de leurs vêtements, et j'ai tout de suite pensé à Olivier. Dans le conflit Gad, il a su contenir l'agressivité. Il l'a désamorcée au moment où cela aurait pu exploser. Tenir, ne pas insulter tout en provoquant, car le conflit est quand même dur. Je ne sais pas s'il y a une école qui apprend à gérer ces conflits, à contenir sa colère, sa tristesse, son désespoir. Comment peut-on tenir en voyant le désespoir des gens, leurs pleurs et leur détresse, et leur dire « Gardons la tête haute ». Olivier possède des ressources incroyables qu'il ne se connaissait pas lui-même.

Dans l'ouvrage "Poules", un village des Monts d'Arrée, tu décris ces personnages, qui, malgré les conditions d'existence difficiles restent vivre sur leurs terres. On peut faire le parallèle entre ces gens et cette famille de Guimiliau, dont tu racontes l'exil vers le Périgord dans "Terre de promesses". Était-ce un phénomène de région, pourtant si proche l'une de l'autre ?

Les Monts d'Arrée ont connu dans les années 20 une très forte émigration. Mais, dans le village de Poules, des personnes sont restées, malgré les difficultés : moins de soleil, plus de pluie, terres plutôt acides, rendements de culture plus faibles. Leur vie était là. Beaucoup de gens sont partis à la SNCF, RATP etc....

Dans le Léon, une terre de 10 hectares ne suffisait pas pour nourrir deux couples avec leurs nombreux enfants. C'est Hervé De Guébriant, qui, voyant partir les jeunes gens chercher du travail à Paris et dans les grandes villes, a favorisé la transplantation agricole. Les nobles, catholiques et conservateurs, avaient trop peur que ces jeunes travailleurs se laissent séduire par les syndicats, la pensée socialiste, perdent leur âme et leur langue, et pour finir, deviennent leurs ennemis. Des campagnes de propagande ont été faites par l'Office Central de Landerneau, par les vicaires, afin d'assurer à cette population un avenir de paysan. 2500 familles de Bretagne, soit environ 15 000 personnes, sont parties vers la Dordogne et le Lot-et-Garonne, avec parfois 10 enfants par famille. C'était une véritable aventure. Emportant leurs animaux et leur mobilier, il fallait 3 jours et 3 nuits de train, pour arriver dans un pays où l'on ne parle pas la langue, où l'on n'a plus ni ses voisins, ni sa famille. Ce furent des



souffrances, plus pour les femmes que pour les hommes, qui étaient davantage dans leur projet.

Le centre culturel du Luzec, géré par l'association "La grange aux livres" et créée en 1994 était, pour toi, comme un moyen de décentraliser la culture. Après 20 ans d'existence, les activités se sont arrêtées. Connais-tu d'autres endroits de ce type? Quels sont les thèmes ou conférences qui t'ont le plus marquée ?

En effet, il y a eu 495 séances, entre les conférences, récitals de poésie et de chansons, et petites pièces de théâtre. Les hommes qui m'ont le plus bouleversée ont été le petit-fils de Seznec, racontant son combat pour innocenter son grand-père, condamné pour avoir tué le conseiller général Pierre Quéméneur, et l'abbé Dominique Wiel, jugé coupable dans l'affaire Outreau, ayant toujours proclamé son innocence et ayant subi deux années et demie de détention. Les thèmes abordés étaient très variés. Des psychologues ont démontré que les enfants des classes populaires, dont j'ai fait partie, s'étonnent parfois de grimper dans la hiérarchie sociale et de côtoyer les enfants de la bourgeoisie. Peut-être qu'au fond, on se sent dans l'obligation de redistribuer un peu de cette culture savante que nous avons eu la chance de recevoir. Il y a eu des gens comme moi, issus de milieux très



modestes, qui ont créé des universités populaires, des universités ouvrières, qui n'étaient pas des universités classiques.

Mais il y a d'autres raisons. J'étais allée en pension à 11 ans. Je ne connaissais pas grand-chose de la Bretagne. Je ne suis revenue qu'à 49 ans à Saint-Thégonnec. Je pense que j'ai voulu corriger mon ignorance du pays natal. Et finalement ce pays est aussi intéressant que le Bénin, que Madagascar, que Paris avec ses parisiens et ses journalistes. Autant je suis partie à 20 ans en me disant que la vraie vie était ailleurs, autant je suis revenue ravie de découvrir d'où je suis partie. J'ai eu de la chance d'avoir eu suffisamment de temps pour renouer avec cette belle région.

Le gîte de Luzec, labellisé "Gîtes de France" est ouvert depuis 2007. Peux-tu nous en parler ?

Quand j'ai ouvert le centre culturel en 1994, je n'avais pas l'idée d'y faire des gîtes. Non, tout était axé sur la culture, il fallait alimenter la tête. C'est une idée qui nous est venue en 2005. Deux salles n'étaient pas utilisées dans le corps de ferme. Ma fille Isabelle, a été associée tout de suite à ce projet de gîte. Nous sommes aujourd'hui dans les « Gîtes de France », avec trois épis. Nous sommes à notre huitième année. Nous pouvons recevoir 14 personnes dans 4 chambres. La grande salle, servant auparavant pour les conférences, est devenue salle de restauration et est louée régulièrement pour des repas de famille, des anniversaires, etc... Je suis devenue plus pragmatique, en remuant les brassées de linge. Je suis aussi devenue commerçante, hôteesse d'accueil, technicienne de surface, lingère, repasseuse et cuisinière. Il faut savoir changer. Mais quand tout le monde est parti, je suis bien contente de revenir sur l'ordi-

nateur et d'écrire un petit chapitre.

Des projets ?

J'ai été éduquée dans la religion chrétienne, chez les Sœurs, avec comme mot d'ordre, vous devez être pieuse, vous devez faire vos prières, vous devez honorer vos parents, etc.. Toute mon éducation d'enfant était axée sur le devoir. Ensuite, c'est le désir qui m'a guidée dans mes choix de vie. Maintenant, il me reste encore j'espère quelques années, et je récapitule. J'ai fait la dissertation de mon parcours de vie, il me reste la conclusion, ce sera encore la rédaction de plusieurs ouvrages. Je viens de finir un livre avec les photos prises au Bénin en 1982

et 1983. Suivra un roman dont l'intrigue se passe en Afrique. Depuis longtemps, j'ai le projet d'écrire sur la guerre d'Algérie, sur l'embuscade, sur les Aurès de 1960. Ce sera l'occasion pour moi de dire un certain nombre de choses sur ces faits. Puis, un troisième qui contera une histoire tragique. J'ai du travail pour 20 ans.

Puis je pourrais partir contente. J'ai fait ce que j'ai pu, j'ai surtout fait ce que j'ai voulu.

« Merci à toi, Anne, de nous avoir ouvert ta porte. Ton parcours de vie, loin d'être ordinaire, tu l'as vécu avec beaucoup de volonté, de passion et de partage. Nous attendons tes « conclusions » avec impatience. »



Guiclan autrement

Tous unis

contre la barbarie !

Le 13 novembre, l'innommable frappe notre pays. Devant la douleur et l'horreur provoquées par cet acte barbare, nous exprimons notre solidarité et notre compassion aux victimes, à leur famille ainsi qu'à leurs proches. Aussi cette année, avons-nous décidé de laisser de côté notre article conventionnel pour le remplacer par cet hommage républicain. Face

au fanatisme, il nous est nécessaire de rester debout et unis pour continuer à vivre ensemble.

Plus que jamais les valeurs universelles de notre République doivent nous conduire à lutter contre tout repli identitaire qui n'a d'autre résultat que de mener à la haine de l'autre. Plus que jamais, nous devons livrer la bataille contre l'obscurantisme sans

jamais céder, sans jamais renoncer à nos valeurs qui font la richesse et la diversité de la France.

Guiclan le 26 novembre 2015,

Nous souhaitons à toutes les Guiclanaises et à tous les Guiclanais de bonnes fêtes de Noël et leur présentons nos meilleurs Vœux pour l'année 2016.



<http://guiclanautrement.com>

facebook Guiclan Autrement

twitter @Guiclanautremen